

VINGT ANS APRÈS,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR

M. M. Paul Duport et Arsène de Cey,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
LE 30 DÉCEMBRE 1837.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LORMON M. SAINT-AUBIN.
GUSTAVE, son fils . . . M. CACHARDY.
JUSTIN, neveu de Lormon,
écolier de seize ans, vêtu
de l'uniforme que les éco-

PERSONNAGES.

ACTEURS.

liers portaient dans les
lycées sous l'empire . . . M^{lle} E^{ie}. SAUVAGE.
CÉCILE DE PREVAL . . . M^{lle} ÉLISA FORGEOT.
MADELEINE, gouvernante
de Lormon M^{me} JULIENNE.

La scène se passe en 1814, dans la maison de Lormon, près d'Honfleur.

S'adresser pour la musique de cette pièce, et celle de tous les ouvrages composant le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSEN, bibliothécaire et copiste au Gymnase, ou à M. FERVILLE, correspondant du théâtre, rue Poissonnière, n° 15.

Le théâtre représente un salon simplement meublé. Au fond, une grande porte ouvrant sur un jardin; à gauche du public, l'appartement de Lormon; à droite, la chambre de Justin, sur le premier plan; sur le second, une autre porte conduisant dans le reste de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, puis JUSTIN.

MADELEINE, arrivant par la seconde porte à droite, un panier à la main; elle va écouter à la porte à gauche.

Je crois que je puis aller porter au pavillon du jardin les provisions de la journée... voyons... monsieur dort-il?... oui... enfin!... c'est heureux... arrivé de voyage hier soir, et pour se refaire avoir passé une nuit blanche...

Elle pose le panier à terre.

JUSTIN, entr'ouvrant la porte de la chambre.

Déjà quelqu'un de levé... Tiens... Madeleine!... qu'est-ce qu'elle fait donc à la porte de mon oncle?

MADELEINE.

Pourvu que son neveu en fasse autant... ce maudit espiègle de Justin!

JUSTIN, qui est sorti de sa chambre.

Elle parle de moi!

MADELEINE.

Faut que je m'en assure... car avec ses yeux de furet...

En s'approchant de la porte de Justin, elle se trouve nez à nez avec lui.

JUSTIN.

Merci, Madeleine!

MADELEINE.

Vous voilà sur pied, de si bonne heure!...

JUSTIN.
Comme toi!

MADELEINE.
Quelle différence!... j'ai mes occupations.

JUSTIN.
Moi aussi.

MADELEINE.
Et de belles... aller lutiner toutes les fillettes des environs d'Honfleur!... à seize ans!

JUSTIN.
Écoute donc... je suis le fils d'un soldat... d'un capitaine de grenadiers... aussi ce n'est pas moi que mon oncle destinerait, comme son protégé Gustave, à entrer dans un séminaire.

MADELEINE.
Pardine! c'est tout ce qu'il désire, M. Gustave, un jeune homme si tranquille! au lieu qu'un démon comme vous... qui êtes toujours en prison au lycée de Caen... ça serait joli de vous mettre avec des séminaristes!

JUSTIN, avec un frémissement comique.
Oh! moi qui suis libéral... car je ne sais si c'est le souvenir de l'état de mon père ou bien cet uniforme qu'on nous fait porter au lycée; mais je sens là un besoin d'agitation, d'indépendance, au point, vois-tu, que si l'empereur n'avait pas abdiqué, il y a trois mois, à Fontainebleau...

MADELEINE.
Qu'est-ce que vous auriez fait?

JUSTIN.
Une chose à laquelle je rêve depuis long-temps.

AIR de Marianne.
Ah! si les murs de mon collège
Ne me retenaient en ce lieu,
Quel plaisir d'aller, me disais-je
M'engager!

MADELEINE.
Vous?

JUSTIN.
Oui, moi, morbleu!

Loin de l'école,
Changeant de rôle,
Je prends l'épée, et m'en servirai bien.
O grande armée!
Ta renommée
En moi bientôt compte un nouveau soutien!
Oui, c'étaient là mes espérances;
D'être un héros je me flattais.
Pour commencer, je n'attendais
Que l'instant des vacances.

MADELEINE.
Ça aurait toujours mieux valu que de les passer à révolutionner tous les pères et mères, qui m'arrêtent journellement pour se plaindre de vos fredaines, en me chargeant de le redire à M. Lormon.

JUSTIN.
Si tu t'en avisais!... (*Voyant Madeleine prendre son panier.*) Où vas-tu?

MADELEINE.
Où je vais?... vous êtes bien curieux... je vais au jardin.

JUSTIN.
Avec ce panier?...

MADELEINE, hésitant.
Oui... le... le déjeuner de mes poulets...

JUSTIN.
Tes poulets!... eh mais! je te fais compliment de la bonne éducation que tu leur donnes.

MADELEINE.
Pourquoi?

JUSTIN.
Il paraît que tu leur as appris à manger... (*tirant vivement du panier une serviette blanche*) avec des serviettes.

MADELEINE.
Finirez-vous?... laissez-moi mon panier...

JUSTIN, le lui enlevant.
Au contraire, je veux inspecter le menu de tes volatiles.

MADELEINE, courant après lui pour lui reprendre le panier.

Vous êtes un petit mauvais sujet.

JUSTIN, lui échappant.
N'est-ce pas? on est toujours un mauvais sujet avec les femmes quand on y voit clair. (*Examinant l'intérieur du panier.*) Tiens, des œufs... des fruits... du vin... il paraît que tu traites tes poulets comme toi-même. (*Buvant du vin.*) Et du Bordeaux, encore! (*Avec une gravité comique.*) Madeleine, est-ce que tu es un amoureux?

MADELEINE.
Moi! quelle horreur!

JUSTIN.
Bah! les femmes en ont toujours un au moins.

MADELEINE.
Même à cinquante ans?

JUSTIN.
Même à soixante, quand elles en trouvent.

MADELEINE, en colère.
Vous êtes... vous êtes... un...

JUSTIN.
Connu!... tu te répètes! Toujours est-il que la respectable Madeleine me faisait un mensonge.

MADELEINE.
Est-ce que je vous dois compte du déjeuner que votre oncle m'a commandé pour ce matin?

JUSTIN.
Quoi! c'était!... mon pauvre oncle!... moi qui ai goûté... je cours lui faire mes excuses...

MADELEINE, vivement.
Ciel!... ne lui parlez pas de ça.

JUSTIN.
Bah!... alors, second mensonge... je m'en doutais; car, mon oncle, aller déjeuner au jardin!

MADELEINE.
Eh bien, non!... c'est M. Gustave... une fantaisie...

JUSTIN.
Pastorale... alors mets deux couverts, je lui tiendrai compagnie.

MADELEINE, outrée.
Oh! c'est trop fort!... j'étouffe!... je...

JUSTIN.
Tu es prise... c'est qu'aussi... tu ne sais pas mentir, tu n'as pas l'aplomb, le sang froid qu'il faut; je te donnerai des œufs.

MADELEINE.

Par exemple !

JUSTIN.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... oui, depuis un mois, quelques jours après le départ de mon oncle pour Londres... tu es toujours sur le qui vive... Tu mens... c'est bien; mais tu te coupes, voilà le mal... de son côté, Gustave, l'austère Gustave, le favori de mon oncle, ne s'occupe plus des Pères de l'église; encore hier, j'ai remarqué de la poussière sur Bossuet, et une toile d'araignée sur saint Augustin... tantôt il est rêveur, mélancolique; tantôt agité, se parlant à demi-voix; il se promène le jour, quelquefois la nuit.

MADELEINE, inquiète.

Hein ?

JUSTIN.

Suffit !... c'est louche... il y a un secret.

MADELEINE.

Mais lequel ?

JUSTIN.

Si je le savais, ça n'en serait plus un.

MADELEINE.

Pour personne.

JUSTIN.

Des épigrammes !... bien... bien ! ne me faites pas de confiance... seulement avec moi point de juste milieu; allié ou ennemi, voilà mon ultimatum. Où est Gustave, que j'aie le lui signifier ?

MADELEINE, à part.

Si je pouvais l'envoyer un peu loin ! (*Haut*) M. Gustave ? à la ferme, je crois.

JUSTIN, à part.

On veut m'éloigner... (*Haut.*) Merci, j'y cours... va faire déjeuner tes poulets à ton aise... va... va... (*à part*) moi j'aurai l'œil au guet.

Il fait semblant à son tour de sortir par la porte à droite, et se glisse dans le jardin.

MADELEINE.

Décidément, ça ne peut pas durer comme ça... Tromper mon maître... s'il découvrirait !... c'est une belle chose que la bienfaisance ! mais quand il faut commencer par mal faire... non, non, et malgré le désir de M. Gustave... ah ! le voilà !

SCENE II.

MADELEINE, GUSTAVE.

GUSTAVE, entrant par la deuxième porte à droite.

Eh bien ! Madeleine, as-tu informé ces dames que M. Lormon était arrivé hier au soir ?

MADELEINE.

Pas encore.

GUSTAVE.

Tu n'es donc pas allée leur porter les provisions ce matin ?

MADELEINE.

Est-ce que j'ai pu ? Mon maître, au lieu de se coucher, ne s'est-il pas mis à reprendre ses anciennes habitudes... toute la nuit en promenade dans sa chambre, qui justement donne sur le jardin; jugez,

d'après ça, si j'ai pu aller au pavillon... bien heureux encore qu'il ne soit pas arrivé quelque accident, comme l'autre soir... ce feu qui avait pris, et que vous avez eu tant de peine à éteindre tout seul et sans appeler du secours !

GUSTAVE.

Oh ! sans doute, il ne faut pas que M. Lormon soupçonne encore...

MADELEINE.

Mais pourquoi ça ? Quel inconvénient de lui avouer qu'en son absence, vous son pupille, son enfant d'adoption, vous avez pratiqué envers d'autres cette bienfaisance dont il avait donné l'exemple envers vous, et qu'à votre prière j'ai reçu, installé dans le pavillon isolé du jardin, une jeune orpheline et sa vieille nourrice ? Il me semble qu'il n'y a rien de mal dans tout ça... excepté le secret que vous voulez lui en faire.

GUSTAVE.

Seulement jusqu'à ce que j'aie pu préparer son esprit, que tu connais si entier, si inflexible sur certains points.

MADELEINE.

Ah ! c'est vrai ! par exemple, son idée fixe de vous faire entrer dans les ordres... heureusement que vous avez la vocation ; car vous ne l'auriez pas que ce serait tout de même... et puis son autre manie de ne pas souffrir depuis vingt ans qu'on parle devant lui de la révolution, des émigrés, et surtout d'une famille puissante alors, celle des comtes de Préval.

GUSTAVE.

Hélas !

MADELEINE.

Et pourtant, précepteur de M. Armand, leur fils chargé même de donner des leçons à leur fille M^{lle} Eugénie, enfin regardé comme un enfant de la maison, il devait les aimer.

GUSTAVE.

Et au contraire...

MADELEINE.

Il faut qu'il ait des raisons ! car, du reste, il a le meilleur cœur... et comme il ne s'agit ici que d'une bonne action...

GUSTAVE.

Madeleine... si tu savais...

MADELEINE.

Ah ! voilà !... c'est que je ne sais pas... vous me trouvez assez fidèle pour servir vos projets, et pas assez pour les connaître.

GUSTAVE.

Si fait ; mais c'est toute une histoire...

MADELEINE.

Eh bien !... les histoires, je les adore... surtout celle-ci qui doit vous concerner.

GUSTAVE.

Dans mon passé, dans mon avenir !... Jusqu'ici, je n'étais qu'un pauvre enfant abandonné dès le berceau.

MADELEINE.

Pardine ! il me semble vous voir quand M. Lormon vous rapporta d'un voyage encore plus long que celui-ci.

GUSTAVE.

Oui, j'ai dû tout à sa générosité... tout, excepté un nom, une famille...

MADELEINE.

Quant à ça, il ne pouvait pas...

GUSTAVE.

Eh bien ! ce nom, je l'ai appris ; cette famille, je l'ai retrouvée.

MADELEINE.

Bonté du ciel ! Et comment ça ?

GUSTAVE.

Tu te rappelles ce messenger, ce matelot, qui, le mois dernier, vint demander M. Lormon, et en son absence...

MADELEINE.

Vous pria de le suivre au port d'Honfleur...

GUSTAVE.

Oui, près du dernier débris de ma famille.

MADELEINE.

Votre mère, sans doute ?

GUSTAVE, *tristement.*

Ma mère ! je n'en ai plus !... morte en me donnant le jour... morte déshonorée...

MADELEINE.

O ciel ! et votre père ?

GUSTAVE.

Son séducteur !... quel était-il ? Vit-il encore, c'est ce qu'on n'a pu m'apprendre.

AIR : *Quoi, vous viendrez, je vous verrai sans cesse ?*
(Du Quaker et la Danseuse.)

Son nom pour moi reste un profond mystère ;
Avec force.

Oui, pour toujours, sans doute !... Eh bien ! tant mieux !
Je n'aurai point à rougir de mon père ;
Il n'aura point à rougir à mes yeux.
Sur lui par là je garde encore un doute
Qui me dispense au moins de le blâmer,
Ah ! je le sens aux larmes qu'il me coûte,
Je méritais de pouvoir l'estimer.

MADELEINE.

Mais enfin, ce parent que vous avez vu à Honfleur ?...

GUSTAVE.

Tu la connais ?

MADELEINE.

Je la... C'est donc une parente ?... Attendez... Si c'était M^{lle} Cécile, la jeune personne du pavillon ?

GUSTAVE.

Elle-même... apprends qu'elle est ma cousine, la nièce de cette mère que j'ai perdue en naissant.

MADELEINE.

Comment, cette chère demoiselle est votre cousine !

GUSTAVE.

Son père, vieilli dans l'émigration et se sentant près de sa fin, attendait la paix qui vient de rouvrir nos ports pour la conduire en France ; il n'en eut pas le temps.

MADELEINE.

Pauvre enfant !... Et c'est par elle que vous avez appris ?...

GUSTAVE.

Non... par Judith... par sa nourrice qui n'a pu m'en dire davantage... seulement, avant de mourir, mon oncle avait adressé sa fille à M. Lormon.

MADELEINE.

A mon maître ! alors, qu'elle le voie, qu'elle lui parle, ça va tout seul.

GUSTAVE.

Impossible !

MADELEINE.

Il y a donc encore autre chose ?

GUSTAVE.

Il faudrait d'abord pressentir M. Lormon sur un sujet... bien délicat... cette famille dont tu parlais tout-à-l'heure... celle des comtes de Préval.

MADELEINE.

Hein ? Quel rapport avec mam'selle Cécile ?... Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'elle serait par hasard ?...

GUSTAVE.

Leur alliée.

MADELEINE.

Et mon maître qui m'a défendu de prononcer leur nom !

GUSTAVE.

Défense injuste, capricieuse...

MADELEINE.

Monsieur Gustave, c'est votre bienfaiteur... c'est mon maître.

GUSTAVE.

Tu as raison ; c'est à moi seul de lui parler, de m'exposer à sa colère... car, s'il faut te l'avouer, j'aime Cécile, je l'adore, j'ai juré d'être son protecteur... son époux.

MADELEINE.

Vous marier !... Et les saints ordres ?

GUSTAVE.

Jamais !... jamais !...

MADELEINE.

Ce que c'est que la vocation !

GUSTAVE.

Et dût-il me retirer ses bienfaits... me chasser !

MADELEINE.

Ma foi ! dans le premier moment... sauf à ne jamais s'en consoler ensuite... non... Non, monsieur Gustave, et plutôt que de risquer un tel malheur, c'est moi qui lui parlerai... oui, moi-même... de l'émigration, et des Préval... et du mariage, et de tout. Au moins je lui glisserai ça par degrés, à petites doses.

GUSTAVE.

Chère Madeleine !

MADELEINE.

Chut !...

GUSTAVE.

Quoi donc ?

MADELEINE, *écoutant à la porte à gauche.*

C'est sa voix... au point du jour, il s'était assoupi dans un fauteuil... et quelque mauvais rêve... pauvre cher homme ! un esprit malade, dérangé... dans la force de l'âge ! On dirait souvent qu'il parle à des visions, à des fantômes... entendez-vous ? il ne va pas tarder à se réveiller... laissez-moi.

GUSTAVE.

Que tu es bonne ! comment reconnaître jamais...

MADELEINE.

Par votre amitié.

GUSTAVE.

Mon amitié !

AIR : *Va, mon garçon, il faudra te distraire* (Fille de l'avare).

S'il ne faut qu'elle, alors nous sommes quittes
Depuis long-temps.

MADELEINE.

Ah! que ce mot est doux!

Qu'il est gentil! comme tout ce que vous dites :
Car on n'est pas plus aimable que vous.
Et l'on voudrait, vous, si bien fait pour plaire,
De tant d'honn' mine et d'agrément pourvu,
Vous condamner à viv' célibataire!...
Ça n'se peut pas : car s'rait trop d' bien perdu.

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Si l'amitié que de moi tu mérites
Semble à ton cœur être un prix assez doux,
Depuis long-temps, crois-moi, nous sommes quittes ;
Tes soins pour moi restent là gravés tous.

MADELEINE.

Oui, de mon maîtr', quell's qu'en puissent être les suites,
Pour vous servir, je brave le courroux.
Un seul des mots qu' si gentiment vous dites
Vaut tous mes soins, les récompense tous.

Gustave sort par la porte à droite, Madeleine remonte avec lui.

SCENE III.

LORMON, MADELEINE.

Lormon entre et fait quelques pas.

MADELEINE, qui l'a observé, après un silence.

Monsieur, vous avez donc toujours des chagrins,
des inquiétudes ?

LORMON.

Toujours, ma pauvre Madeleine!

MADELEINE.

Pardine! c'est du guignon... moi, je disais : Ce
voyage en Angleterre, voilà-t-il des années que mon-
sieur voulait l'entreprendre ! et puisque la paix gé-
nérale le lui a enfin permis, il en rapportera peut-
être le remède à ce qui le tourmente.

LORMON.

Oui, j'espérais retrouver des papiers, des titres im-
portans pour des personnes bien chères...

MADELEINE.

Eh bien ?

LORMON.

Vaine tentative ! ces papiers... disparus... perdus
à jamais, sans doute.

MADELEINE.

Peut-être faute d'avoir employé dans vos recher-
ches assez de protecteurs... et pourtant vous n'en
auriez pas manqué là-bas... (*Haut, avec intention.*)
Vous qui autrefois!.. aviez des amis... dans l'émi-
gration....

LORMON.

Des amis qui ne sont plus !

MADELEINE, à part.

Ça a passé. (*Haut.*) Dam!... je ne parle pas
d'hier... ça remonte au temps où, grâce à vos ta-
lens, vous aviez quitté notre village pour devenir,
vous, fils d'un pauvre cultivateur des environs, pré-
cepteur dans une grande maison; ce qui vous aurait

mené plus tard à devenir principal dans quelque
collège, comme vous l'avaient promis, dit-on, ces
seigneurs... qui vous avaient reçu à Paris... dans leur
hôtel... les comtes de Préval.

LORMON.

Ce nom!...

MADELEINE.

Et au fait, ils vous auraient bien dû cela pour
avoir fait l'éducation de leur fils, et même un peu
celle de leur fille, à laquelle vous appreniez la géo-
graphie, l'anglais, et...

LORMON.

Madeleine !

MADELEINE, à part.

Aie! (*Haut.*) Pardon... j'oubliais... dam!.. moi qui
ne connais pas la cause de cette haine qu'ils vous
inspirent maintenant...

LORMON, à part.

De la haine!... oh!... de la crainte plutôt...

MADELEINE.

Quoique ça, faut que vous ayez eu des motifs
bien forts... car feu mon défunt, qu'était leur fer-
mier, m'a conté...

LORMON, effrayé, très-vivement.

O ciel!... quoi donc? Que vous a-t-il dit? que sa-
vait-il?

MADELEINE.

Dam! que, pendant la révolution, vous leur aviez
montré un dévouement... même qu'avant l'arresta-
tion du vieux comte, c'était vous qui aviez fait sau-
ver mademoiselle Eugénie, sa fille.

LORMON, à part.

Il ne savait rien de plus!... je respire... (*Haut.*)
Assez, assez, Madeleine...

MADELEINE.

Oui, oui, monsieur... je me tais, je ne vous parle-
rai plus d'eux... parce qu'au fait, après un pareil
service, s'ils se sont mal conduits, s'ils ont été in-
grats!

LORMON, avec entraînement.

Ingrats! eux qui furent les modèles de toutes les
vertus! les Préval! les cœurs les plus nobles... les
plus généreux...

MADELEINE, étonnée, avec joie.

Il se pourrait!... ah!... ces éloges...

LORMON, avec égarement.

Hélas! que n'est-ce une expiation suffisante pour
le crime le plus noir!...

MADELEINE, stupéfaite et avec effroi.

Un crime!

LORMON.

Un vol infâme!... une trahison!

MADELEINE.

O ciel!.. quoi! vous, monsieur...

LORMON, revenant à lui.

Moi? oui... c'est moi qui ai découvert qu'un de
leurs protégés, un lâche, un misérable, abusant de
leur confiance... mais encore une fois assez... assez ;
loin de moi ce souvenir qui m'est affreux, qui m'ac-
cable...

MADELEINE.

Ça suffit... je me tais, mon cher maître. (*A part.*)
L'essentiel, c'est qu'il aime les Préval! voilà tou-

jours une bonne nouvelle pour M. Gustave; il ne reste plus à présent que le mariage...

LORMON.

Parlons d'autre chose, Madeleine... Hier, en débarquant à Honfleur, j'ai appris que dans les environs on se plaignait de Justin, et je veux savoir de vous...

MADELEINE.

De moi! (*Apart.*) Par exemple! un petit monstre que je déteste... mais aller lui faire du tort auprès de son oncle!...

LORMON.

Eh bien?

MADELEINE, *d'un ton d'excuse.*

Eh bien!... mon Dieu, monsieur... un enfant...

LORMON.

Qui commence à ne plus l'être... déjà bien souvent ses professeurs m'ont signalé en lui un esprit de mutinerie et d'insolence dont ne peuvent venir à bout ni la raison ni les châtimens... maintenant, c'est encore bien plus grave, puisqu'il paraît que ses mœurs...

MADELEINE.

Bah! si vous faites attention à ce que vous disent ces sornois de Bas-Normands! faut qu'ils crient toujours!...

Air: *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Sont-ils avar's dans les familles!
Qu'on prenne un fruit sur leurs pommiers,
Ou bien un baiser à leurs filles,
Ils se plaindront des mois entiers.
Fi! pour de pareils badinages,
Ça n'a pas d'raison d'accuser.
Leurs filles sont beaucoup plus sages;
Ell's n'se plaign'nt jamais d'un baiser.

LORMON.

Vous avez beau dire, Madeleine, je dois arrêter les désordres de mon neveu... pour lui et pour Gustave... un tel exemple... mon Gustave, qui jusqu'à ce jour n'a eu de pensées que pour le saint ministère auquel il va consacrer une vie de calme et d'innocence.

MADELEINE, *à part.*

Aïe! aïe! ça tombe bien!... (*Haut.*) Est-ce que vous tenez beaucoup à ce qu'il porte la soutane?

LORMON.

Cette question!

MADELEINE.

Dam! je sais bien que...

LORMON.

Ah! loin de moi d'agir en fanatique ou en égoïste! mais il n'est pour Gustave aucune autre carrière que l'église... il doit y entrer... des raisons impérieuses, son bonheur même, l'exigent.

MADELEINE.

Oh! son bonheur...

LORMON.

Plaît-il? comment!... est-ce que la vocation qu'il a toujours montrée?...

MADELEINE.

Permettez... des vocations... il y en a de plus

d'une espèce... il peut bien en avoir autant que par le passé, mais seulement que ça soit pour autre chose.

LORMON.

Autre chose!... quoi donc?

MADELEINE.

Oh! rien que de légitime.

LORMON.

Enfin?

MADELEINE.

Que sais-je? le mariage peut-être...

LORMON.

O ciel!... non! non! une telle idée n'a pu lui venir.

MADELEINE.

Il vient bien des idées à vingt ans!

LORMON.

Ah! s'il était vrai!... je saurais... oui, mon devoir est de l'éclairer à temps; il entendra le langage de l'amitié, d'une amitié sans faiblesse; quant à mon neveu, à Justin... je veux savoir, vous dis-je... répondez-moi... parmi ces jeunes filles, n'en est-il aucune qu'il ait compromise par une préférence marquée?

MADELEINE.

Mon Dieu! non... il les préfère toutes... par espièglerie, sans conséquence.

LORMON.

Sans conséquence, dites-vous! (*Avec une expression d'amertume.*) Oui, cela commence ainsi! on n'a pas d'abord de projet coupable, mais par degrés le cœur se prend, s'enflamme, bientôt on n'a plus la force de résister, on s'oublie, et ensuite, pour une infortunée, le désespoir, l'opprobre, pour l'auteur de sa perte, des remords éternels. (*Avec véhémence.*) Oh! si on savait tout ce qu'il y a là de malheur! si on avait éprouvé!...

MADELEINE, *étonnée.*

Monsieur...

LORMON, *se contenant.*

Appelez mon neveu.

MADELEINE.

Monsieur, vous ne le traiterez pas trop durement, n'est-ce pas?

LORMON.

Appelez-le... vous l'excusez toujours.

MADELEINE, *à part, remontant le théâtre.*

Dan!... il m'a bien fait enrager... c'est égal... de penser qu'on va le gronder... ça me peine, quoi!...

SCÈNE IV.

LORMON, MADELEINE, GUSTAVE, *rentrant par la deuxième porte à droite.*

GUSTAVE, *bas à Madeleine, au fond du théâtre.*

Eh bien!... ma bonne... quel résultat?

MADELEINE, *bas.*

Couci-couci... du haut et du bas!... les Préval, très-bien... on les aime... on les respecte...

GUSTAVE, *avec joie.*

Quel bonheur!

MADELEINE, *bas.*

Mais, quant à vous marier...

LORMON, *se retournant.*

Eh bien ! vient-il ?

MADELEINE.

Je l'appelle. (*Elle va à la porte du jardin et fait signe à Justin qu'on ne voit pas.*) Justin ! Justin !

LORMON.

C'est toi, Gustave ?

GUSTAVE.

Je venais, monsieur...

LORMON.

Monsieur !... deux mois d'absence t'auraient-ils fait oublier le nom que tu me donnais ?

GUSTAVE.

Mon ami, mon bienfaiteur.

LORMON.

Ton ami seulement ; que voulais-tu me dire ?

GUSTAVE.

Que la famille Robert, qui a été incendiée l'an dernier, et que vous avez secourue dans son malheur, vient d'accourir ici... elle attend là, sous le vestibule...

LORMON.

AIR de *Henri IV.*

Nos pauvres... bien, et de ce pas j'y vais,
On ne reçoit jamais ceux-là trop vite.
La promptitude des bienfaits,
Mon ami, tu le sais, en double le mérite.
Pour les riches le temps n'est rien,
Sans scrupule on peut le leur prendre,
Des pauvres il est le seul bien,
Les malheureux ne doivent pas attendre.

SCÈNE V.

MADELEINE, JUSTIN, LORMON, GUSTAVE.

JUSTIN, à *Madeleine.*

Qu'est-ce que tu me veux donc ?

MADELEINE.

C'est votre oncle qui vous demande.

JUSTIN.

Ah ! c'est différent... (*A Lormon.*) Mon oncle, me voilà, qu'y a-t-il pour votre service ?

LORMON.

Il y a, monsieur, que je suis très-mécontent de vous.

JUSTIN.

De moi, mon oncle, j'en suis bien fâché... (*à part.*) pour lui.

LORMON.

On m'a informé de votre conduite en mon absence.

JUSTIN, à *part.*

On... c'est clair... Madeleine...

LORMON.

Vos vacances ont trop duré... J'y pourvoirai bientôt... et jusque là... je vous défends de sortir de la maison.

JUSTIN, à *part.*

Aux arrêts forcés. (*Regardant Madeleine.*) Ah ! tu me le paieras !

MADELEINE, à *part.*

Pauvre garçon !

LORMON.

Madeleine, venez m'aider à recevoir les braves gens qui sont là, et allez chercher quelques provisions pour eux, surtout du bon vin, qui les réchauffe, leur réjouisse le cœur.

MADELEINE.

Oui, monsieur.

JUSTIN, *courant au panier qu'il a pris dans la première scène.*

Des provisions, mon oncle... en voilà...

MADELEINE, à *part.*

Le panier de ces dames ! ah ! petit serpent !...

JUSTIN, *montrant la bouteille.*

Et du Bordeaux, encore ! de votre meilleur. Madeleine y avait pensé... elle n'oublie rien, Madeleine. (*S'approchant d'elle.*) Nous voilà quittes...

Il lui remet le panier.

MADELEINE, à *part.*

Hein ?

LORMON.

Justin, vous m'avez entendu ; toi, Gustave, nous causerons ensemble, quand je vais revenir... attends-moi. Allons, Madeleine...

MADELEINE, *le suivant par la porte à droite.*

Il est écrit que le pavillon ne déjeunera pas ce matin.

SCÈNE VI.

JUSTIN, GUSTAVE.

JUSTIN, *suivant son oncle des yeux.*

Despote, va... tyran !... Louis XI !

GUSTAVE, à *lui-même.*

Il veut me parler ! sur quoi ! ah ! cet entretien, je le désire et j'en ai peur.

JUSTIN.

Tu as peur, dis-tu ?

GUSTAVE.

Moi !

JUSTIN, *lui prenant la main.*

Oui, je le vois bien ! oh ! ça peut arriver à tout le monde... Ces grands parents, ces tuteurs, loin d'eux on se promet de leur tenir tête, de leur répondre hardiment... sont-ils là ? crac ! adieu courage et réponse... c'est plus fort que soi... ça impose...

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Et cependant quel préjugé !
Tous ces Catons, prôneurs de la sagesse,
Si nos regards avaient plongé
Dans l'histoire de leur jeunesse !...
Sur leur front chauve on croit à leurs vertus,
Tandis qu'ils ont fait des horreurs secrètes
Plus qu'ils n'avaient de cheveux sur leurs têtes :
Car c'est pour ça qu'ils n'en ont plus.

Et quoique mon oncle en ait encore, il s'en donnait peut-être à notre âge, et il veut que nous attendions le sien pour commencer ! là, est-ce juste ?

GUSTAVE.

Qu'oses-tu dire ? soupçonner M. Lormon !

JUSTIN.

Tiens ! je me générais ! (*Regardant derrière lui.*)

Il n'est plus là. (*Reprenant d'un petit air effronté.*)
Vois-tu ! liberté illimitée, c'est notre devise au collège de Caen : tous vrais enfans du siècle ! D'ailleurs qu'est-ce que je dois à mon oncle ? rien ; c'est lui, au contraire, qui me doit ma fortune qu'il a en tutelle... six mille livres de rentes ! tout autant... grâce au riche mariage que mon père avait fait dans une de ses campagnes ; et à quoi ça me profite-t-il ? Pour être mis au régime de l'étude et de la morale... ce n'est pas la peine d'être riche ; mais je me vengerai.

GUSTAVE.

Te venger !... y penses-tu ?

JUSTIN.

Et depuis long-temps ! J'ai bien observé mon oncle, sans avoir l'air... oui ses bizarreries, ses distractions quand il se croit seul ; ses soupirs, ses phrases entrecoupées... ça n'est pas naturel, il y a quelque chose, je ne sais pas quoi ; mais il y a quelque chose de mal... ça peut être très-bon... et si je mets une fois la main sur des preuves...

GUSTAVE.

Justin !

JUSTIN.

Ah ! dam ! c'est pour le coup que j'aurais mon indépendance, que je me sentirais hardi avec lui, que je me ferais donner de fameux à-compte sur l'héritage qu'il doit me remettre dans cinq ans, et que je lui dirais, quand il voudrait s'opposer à mes escapades : Mon respectable oncle, vous avez fait ça, ça, ça et ça... laissez-moi vous rattraper... j'ai de la marge.

GUSTAVE.

Tu es fou.

JUSTIN.

Non... seulement je ne veux pas qu'on me force d'être sage. Malheureusement, ce sont ces coquines de preuves qu'il est difficile d'avoir... toi qui es depuis plus long-temps que moi près de mon oncle, si tu voulais m'aider ?

GUSTAVE.

Par exemple !

JUSTIN.

Pourquoi pas ? contre l'ennemi commun... la morale... car enfin toi même ne veut-on pas te faire prêtre ? Comme ça doit t'amuser !

GUSTAVE.

Oh ! je n'y mets pas d'hypocrisie : il est vrai, j'ai maintenant d'autres vues... une autre espérance.

JUSTIN.

Tu vois bien !

GUSTAVE.

Mais vouloir réussir en offensant mon bienfaiteur ! chercher des armes contre lui... ah ! s'il en existait réellement, comme tu le supposes, je ne voudrais les découvrir et m'en emparer que pour les soustraire aux yeux de tout le monde.

JUSTIN.

Même aux miens ?

GUSTAVE.

Aux tiens surtout.

JUSTIN.

C'est affreux ! c'est de la trahison !... déserteur la cause de la jeunesse... tu mériterais d'avoir soixante ans ! et tu les auras pour te punir ! En attendant, je me passerai bien de toi.

GUSTAVE.

Et moi, je te prévins que mon devoir est de surveiller un enfant dont les étourderies...

JUSTIN.

Un enfant ! un enfant ! Gustave, ce mot-là... ah ! je suis un enfant !... ah ! tu veux me surveiller... Eh bien ! à charge de revanche.

GUSTAVE.

Plait-il ?

JUSTIN.

Allez, allez monsieur le vieillard de vingt ans, mettez-vous dans la sainte-alliance des têtes à per-ruques ! Oui, mon oncle, toi et Madeleine, un beau triumvirat ! ça m'est bien égal : l'enfant vous brave tous, vous fera tête à tous... Napoléon seul contre l'Europe.

GUSTAVE.

Allons, finis cette plaisanterie... laisse-moi... j'ai à penser à des choses plus sérieuses.

JUSTIN.

Oh ! c'est trop juste... moi, au contraire, qui ne sais que niaiser, (*avec intention*) je vais voir sous l'allee des tilleuls si je ne pourrais pas me compléter une paire de gants longs.

GUSTAVE, *intrigué*.

Hein ?

JUSTIN, *à part*.

Ça fait de l'effet !...

GUSTAVE.

Tu dis ?

JUSTIN.

Rien, une trouvaille que j'ai faite l'autre jour... tiens, le lendemain de cette soirée où tu étais resté à prendre l'air si tard.

GUSTAVE, *avec embarras*.

Je ne comprends pas.

JUSTIN.

Sans doute, un personnage aussi sérieux que toi... tout ce qui n'est pas de ta sphère ! mais moi j'ai fait là-dessus mes petites conjectures ; je me suis dit : Un joli gant de femme, bien parfumé, bien satiné... il n'est pas venu se promener tout seul, et alors tu conçois... pour remonter du gant à celle qui le porte, il n'y a que la main... et en cherchant avec adresse...

GUSTAVE.

Où donc ?

JUSTIN.

A quoi bon t'en parler ? ça te distrairait de tes réflexions sérieuses.

GUSTAVE.

Justin !

JUSTIN.

Et puis un enfant n'a que des idées si folles ! Par exemple, ne me suis-je pas imaginé (*l'observant*) que le pavillon... tu sais?... là-bas... où sont renfermés les vieux meubles... on pourrait bien y avoir mis du neuf...

GUSTAVE, à part.

Ciel !

JUSTIN, à part.

Il se trouble. (*Haut.*) Avec ça que l'autre soir, quand le feu y a pris, à ce pavillon mystérieux, et que tu courais l'éteindre, jamais Madeleine n'a voulu me permettre d'aller t'aider... ça m'a fait réfléchir.

GUSTAVE.

Écoute-moi...

JUSTIN.

Non. Décidément, je te fais perdre trop de temps avec mes enfantillages.

GUSTAVE.

Mon ami...

JUSTIN.

Ah ! je suis donc ton ami, maintenant ? Bien flatté du titre, mais je n'en suis pas digne... je ne suis pas à ta hauteur.

GUSTAVE.

Un mot.

JUSTIN.

C'est inutile... seulement, pour aider ta surveillance, je te préviens à mon tour que je mets le pavillon en blocus.

GUSTAVE.

Arrête !

JUSTIN, s'échappant par le fond.

Au pavillon ! au pavillon !

GUSTAVE, voulant le suivre.

Justin ! Justin !...

SCÈNE VII.

GUSTAVE, LORMON.

LORMON, entrant, à Gustave.

Enfin je suis à toi.

GUSTAVE s'arrêtant, à part.

Quel contre-temps !

LORMON.

Tu as l'air contrarié, Gustave... serait-ce de l'entretien que nous allons avoir ensemble ?

GUSTAVE.

Ah ! pourriez-vous le croire ?

LORMON, s'approchant d'un fauteuil.

C'est bien ; prends une chaise et ferme cette porte. (*A part, pendant que Gustave approche un fauteuil.*) Oui, s'il le faut, j'y suis décidé, je lui avouerai la moitié de mon secret, celle qui n'appartient qu'à moi seul. Si son cœur, renonçant à ses premiers vœux, s'ouvre à une espérance de mariage, quel autre qu'un père aurait le droit de s'y opposer ? et puis il me sera si doux de le serrer dans mes bras, en lui disant : Mon fils !... Eh bien, Gustave ?

GUSTAVE, apportant une chaise.

Me voila prêt à vous entendre.

LORMON, s'asseyant.

Assieds-toi... (*Gustave s'assied*) plus près... plus près encore (*Gustave se rapproche, Lormon lui prend la main ;*) et parle-moi franchement.

Air des Frères de lait.

Car, tu le sais, ce n'est pas mon usage
De t'imposer une sévère loi.

Je puis paraître et bizarre et sauvage
Dans mes chagrins ; jamais pourtant, je croi,
Le contre-coup n'en retomba sur toi.

En te parlant, je consulte sans cesse
Tes moindres vœux, tes penchans, ton bonheur...

Oui, c'est mon cœur qui seul à toi s'adresse,

Car je veux être entendu de bon cœur.

GUSTAVE.

Il est vrai.

LORMON.

Eh bien ! aujourd'hui n'as-tu rien à me confier ?

GUSTAVE.

Ah ! si j'osais !...

LORMON.

Qui t'arrête ? Parle sans crainte. Je ne m'engage pas à t'approuver, mais à t'éclairer du moins, ce qui vaut mieux. Oui, le temps est venu où je dois prendre ta raison pour juge de ma conduite envers toi, de la direction que je t'ai fait suivre, de l'avenir que je t'ai préparé... Voyons, que voulais-tu me dire ?

GUSTAVE, avec hésitation.

Qu'il est des préoccupations... des idées nouvelles pour moi... dont l'influence... songez que j'ai vingt ans, et qu'à cet âge... (*s'arrêtant embarrassé*) je ne sais comment vous avouer...

LORMON.

A cet âge, Gustave, les esprits frivoles s'abandonnent sans prévoyance aux rêves d'une imagination oisive. Les heureux du siècle, ceux pour qui le sort a tout prévu, n'ont qu'à prendre possession de ses faveurs ; mais à cet âge aussi l'homme de cœur qui se sent aux prises avec une position difficile aborde courageusement la lutte, triomphe de ses goûts, de ses penchans, et ne se soumet qu'à la raison et au devoir.

GUSTAVE.

Je vous comprends... vous voulez m'avertir que moi je suis sans fortune.

LORMON.

Sans fortune ! Ah ! si dans la vie tu ne devais pas rencontrer d'autre obstacle... Oublies-tu que j'ai travaillé quinze ans ? Dans ce collège où tu étais élève, moi, je m'étais fait professeur ; ah ! j'y trouvais un double attrait, d'abord de veiller par moi-même sur ton éducation ; et en même temps, cette fortune dont tu parles... eh bien ! je pouvais t'en amasser un peu.

GUSTAVE, surpris.

Comment !

LORMON.

Eh ! sans doute ! puisque le succès a secondé mes efforts, puisque j'ai enfin une honorable aisance, n'aurais-tu pas dû devenir, mon Gustave, qu'elle était pour toi.

GUSTAVE, avec effusion.

Ah ! c'est trop !... c'est trop ! tant de bienfaits... je ne puis accepter.

LORMON.

Quoi ! de ton vieil ami ?

GUSTAVE, *avec chaleur.*

Ah ! ce n'est pas que j'eusse à en rougir... car je sens au fond de mon cœur que je ne serai jamais ingrat ; mais c'est que je tiens à me rendre digne de vous, c'est que pour cela je veux me créer moi-même ma destinée. Oui, tel est mon but... tel est mon espoir !... et après toutes vos bontés il n'en est plus qu'une désormais que j'implore, une seule, mais la plus précieuse de toutes.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, laissez-moi le choix de ma carrière,
Et sitôt qu'en homme de cœur,
Qu'à votre exemple enfin, j'aurai, j'espère,
Fait prononcer mon nom avec honneur,
D'un mariage, ah ! qu'alors pour moi brille
L'heureux espoir ! car on a bien conquis,
En se rendant utile à son pays,
Le droit d'avoir une famille.

LORMON, *se levant.*

Voilà ce que j'attendais... tu m'affliges sans me surprendre.

GUSTAVE.

Je vous afflige ; et pourquoi ?

LORMON.

Cherche d'abord pourquoi je ne répondais jamais à tes questions sur ta famille.

GUSTAVE.

Ah ! votre silence était une réponse suffisante.

LORMON.

Tu sais donc ?

GUSTAVE.

Je sais... qu'heureusement nous ne sommes plus au temps des préjugés.

LORMON.

Les préjugés, Gustave, c'est le fond de l'homme. Ils sont de tous les temps ; l'unique changement qui distingue le nôtre, c'est qu'on se fait un point d'honneur de protester bien haut, dans son langage, contre les opinions qu'on garde encore pour règle secrète de sa conduite... Si tu connaissais le monde ! Tu aspiras à te marier... eh bien ! cette femme qui aura souri d'abord au noble et digne jeune homme repoussera bientôt avec dédain l'enfant qu'elle ne verra pas entouré d'une famille. Tes rivaux, ceux qu'irritera la supériorité de ton mérite, s'en vengeront en lâches avec un surnom outrageant. (*Mouvement de Gustave.*) Je te devine... un duel, n'est-ce pas ? la ressource d'être le plus fort... de se faire respecter par crainte... Erreur ! quand tu aurais exposé vingt fois tes jours, versé le sang des autres et le tien pour effacer le souvenir de ta naissance ; qu'y aurais-tu gagné ? d'attirer sur elle encore plus de regards, de la rendre plus notoire par tes efforts mêmes pour la faire oublier ! Ne t'abuse pas, Gustave... quand on ne peut satisfaire aux impérieuses exigences du monde, il ne faut pas s'y mêler... il n'est plus alors qu'un asile... c'est Dieu... il ne nous demande pas, lui, notre naissance, notre famille, il ne nous demande que des vertus. Tu vois maintenant, tu vois pourquoi l'état que je t'avais choisi, choix qui te paraît aujourd'hui bizarre, tyrannique même... eh ! t'imagines-tu que je n'y aie pas souvent songé ?

Aussi jusqu'à ce jour n'était-il à mes yeux qu'une nécessité du moment, un excès de prudence, de précaution... car pour t'en affranchir, bien plus, pour t'engager à reprendre la libre disposition de toi-même, je n'attendais qu'un événement, une circonstance heureuse.

GUSTAVE, *vivement.*

Et laquelle ?

LORMON.

Les titres de ta naissance, de ta légitimité, qui t'auraient donné le droit de marcher la tête haute, de ne te sentir au-dessous de rien ni de personne.

GUSTAVE.

Eh bien ! ces titres ?

LORMON.

Ils ne pouvaient se retrouver qu'à Londres. Dès le lendemain de la paix, tu le sais, je me suis jeté sur le premier bâtiment... j'y ai couru.

GUSTAVE.

Ces titres... de grâce... achevez...

LORMON.

Il n'en existe plus de traces.

GUSTAVE.

Quoi !.. pas une !

LORMON.

Ah ! pour la trouver... mon sang, ma vie... tu le sais bien, n'est-ce pas ? tu en es sûr ?... et quand tu auras entendu ce qui me reste à t'apprendre, tu ne voudras pas m'accuser... mon Gustave... mon f...

GUSTAVE, *avec chaleur.*

Vous accuser... non... non... quand même je n'aurais pas été plus heureux que vous.

LORMON.

Que veux-tu dire ?

GUSTAVE.

Qu'en votre absence j'ai fait la découverte la plus importante...

LORMON, *avec transport.*

Une découverte ! quoi ? sur ton père ?

Il lui tend les bras par un mouvement involontaire.

GUSTAVE, *avec un respect mêlé d'amertume.*

Sur mon père ! oh ! non ! Mieux vaut pour lui, pour moi, que je ne cherche jamais à le connaître...

LORMON, *à part, avec douleur.*

Ciel !

GUSTAVE, *avec feu.*

Tandis que ma mère...

LORMON, *avec effroi.*

Ta mère ! comment !.. tu crois ? tu soupçonnes ? (*à lui même.*) ah ! c'est impossible !...

GUSTAVE.

Ma pauvre mère... apprenez !.. morte si malheureuse et si jeune... à dix-sept ans !...

LORMON, *égaré.*

Dix-sept ans ! il sait !...

GUSTAVE.

Je sais tout.

LORMON, *au comble de la terreur.*

Tout !

GUSTAVE.

Jusqu'à son nom cher et sacré... Eugénie de Préal.

LORMON.

Tais-toi !... tais-toi !... ne profane pas la mémoire d'un ange.

GUSTAVE, avec enthousiasme.

Oh ! merci ! merci pour cet éloge ! oui... un ange, n'est-ce pas ? Vous l'avez donc connue ?... parlez-m'en alors, parlez-m'en sans cesse... quel bien vous me ferez ! il est si doux de pouvoir honorer au moins l'un des auteurs de ses jours !

LORMON.

Que dis-tu ?

GUSTAVE.

Ce qu'on n'a pu m'apprendre que bien vaguement ; mais je n'avais pas besoin de preuves pour y croire... oui, ma mère ne fut qu'à plaindre... la faute de ma naissance n'était pas la sienne... fugitive, séparée de sa famille à une époque désastreuse, victime d'un noir abus de confiance...

LORMON, à part.

Que je souffre !

GUSTAVE.

Et je vois aujourd'hui pourquoi depuis vingt ans vous m'avez caché ce secret : Vous ne vouliez pas exposer un fils à maudire son père.

LORMON.

Le maudire !... toi !

GUSTAVE.

Oh ! non... non... je l'espère ; ma bouche serait restée muette.

LORMON.

Et ton cœur ?

GUSTAVE.

Aurais-je pu lui imposer silence ?

LORMON, à part.

Voilà mon arrêt !

GUSTAVE.

Mais sa victime... ah ! loin de rougir d'elle, je la vénère, je la chéris... et malgré les vains préjugés des hommes, je serais heureux et fier de la proclamer partout et hautement pour ma mère.

LORMON, atterré jusque là, se relevant tout-à-coup avec la plus grande énergie.

Pour votre mère ! quel projet osez-vous concevoir ? Malheureux ! insensé !... drape avengle du premier fourbe qui se joue de votre crudéité... la nommer votre mère ?... elle ?... Ne comprenez-vous donc pas les conséquences d'une telle parole ? écoutez, monsieur ! écoutez-moi bien... il est quelque chose que je préfère à vous, à moi, à tout sur la terre... c'est la réputation de mademoiselle de Préval ; elle est sainte et pure devant Dieu et devant les hommes : pour avoir le droit de vous dire son fils, avez-vous en main son contrat de mariage ? Vous la déshonorez donc ! Non, monsieur ! ni vous, ni personne ! son honneur est sous ma sauve-garde ! et nul, moi vivant, n'osera impunément y porter atteinte... retenez mes paroles, pesez-les bien. Allez, monsieur, allez m'attendre dans mon cabinet...

GUSTAVE, atterré.

Mon ami...

LORMON.

Sortez, vous dis-je, laissez-moi.

GUSTAVE.

J'avais encore tant de choses à vous dire...

LORMON.

Sortez !

GUSTAVE.

J'obéis.

Il se dirige vers la porte à gauche ; Lormon, comme épuisé par l'effort qu'il a fait pour être sévère, le suit des yeux avec compassion et tendresse. Arrivé près de la porte, Gustave se retourne, surprend ce changement d'expression dans les traits de Lormon et fait un mouvement pour accourir à lui. Lormon lui renouvelle le signe de s'éloigner ; Gustave sort.

SCENE VIII.

LORMON, seul.

Mon pauvre fils ! le chasser avec rigueur, l'effrayer de ma colère... combien je suis puni d'avoir trahi la confiance de mes bienfaiteurs ! leur confiance ?... Ah ! pourquoi la poussaient-ils si loin ! quoi ! les parens n'ouvriraient-ils jamais les yeux sur ce qu'il y a d'imprudence à choisir ainsi pour leur fille un maître jeune encore, à le rapprocher d'elle librement, tous les jours en lui donnant sur elle l'autorité de l'enseignement ! le malheureux ! ils ne sentent donc pas que c'est lui imposer une épreuve trop forte ? Eugénie l'avait compris, elle ; après mon crime elle me pardonna, elle consentit à être ma femme !.. ah ! si je pouvais prouver ce mariage ! mais non, il faut sauver son honneur en obtenant de Gustave l'oubli d'un caprice passager, car enfin s'il entre dans le monde, si, en persistant à se marier, il éveille l'attention sur sa naissance... le mystère dont on le verra entouré, son âge, sa présence continuelle auprès de moi... le souvenir de mes relations avec la famille des Préval... du premier voyage que je fis en Angleterre... du second pour en ramener cet enfant sans nom, sans parens... toutes ces circonstances réunies, rapprochées, ne frapperont-elles pas les yeux les moins clairvoyans ? Et ainsi le nom de mes bienfaiteurs, flétri par un scandale public ! oh ! non ! non plutôt !... mon Dieu, n'êtes-vous donc pas touché de vingt ans de remords ! Ah ! ma tête se brise... ma raison succombe... je souffre trop.

Il reste accablé, la tête cachée dans ses mains.

SCENE IX.

LORMON, CÉCILE.

CÉCILE, entrant mystérieusement par le fond et regardant avec précaution de tous côtés.

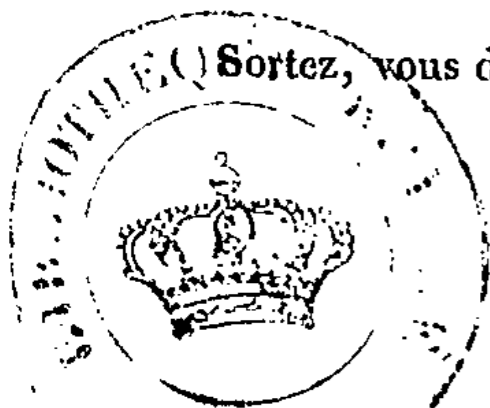
Je ne vois personne... et depuis hier ni mon cousin ni Madeleine ne sont venus au pavillon... Que s'est-il donc passé ?... Je suis si inquiète !.. avec cela, ma pauvre Judith qui souffre, ah ! je n'y tenais plus, il faut que je sache... (Apercevant Lormon.) Ah !

LORMON.

Que vois-je !... que faites-vous là, jeune fille ?

CÉCILE, troublée.

Monsieur...



LORMON, à lui-même.

Son trouble! cet air de mystère!.. et si jolie!.. Ah! les espérances de Gustave... si c'était elle! (*Haut et très-vivement à Cécile.*) Eh bien! que signifie ce silence? Vous n'êtes pas de ce pays?... Qui êtes-vous? que cherchez-vous ici? comment y êtes-vous entrée?... Parlez... mais parlez donc...

CÉCILE.

C'est que je tremble ..

LORMON.

On ne tremble pas quand on n'a pas de reproches à se faire.

CÉCILE.

Si je suis dans cette maison, monsieur, c'est que les personnes qui l'habitent ont permis...

LORMON.

Permis!.. Qui donne des ordres chez moi?

CÉCILE, redoublant d'effroi.

Chez vous! quoi! ce serait M. Lormon...

LORMON, très-sévèrement.

Qui vous interroge, qui attend de vous une prompte explication.

AIR de Teniers.

Car vous sentez, jeune fille imprudente,
Qu'en vous voyant admise en ce séjour,
Je dois former un soupçon qui s'augmente
Au moindre trouble, au plus léger détour.
N'allez donc pas, obstinée au mystère,
Joindre à vos torts un tort plus grand;
Dieu commande d'être sincère!

CÉCILE.

Mais il commande aussi d'être indulgent!
Dieu commande d'être indulgent.

LORMON, à lui-même.

Ah! c'est vrai... mes craintes et mes tourmens m'ont donc endurci le cœur... Je traite tout le monde en coupable, quand il n'y a de coupable ici que moi. (*Haut.*) Pardon, pardon, mon enfant, de ma vivacité, de ma rudesse... si vous en saviez la cause, elle vous inspirerait plus de compassion que de frayeur. Parlez... c'est, je le suppose, Gustave qui vous a conduite ici?

CÉCILE.

Oui, monsieur; mais puisqu'il faut tout dire, ce n'est pas à lui que j'étais envoyée... c'était à vous-même.

LORMON,

A moi... et par qui donc?

CÉCILE.

Par votre plus ancien ami.

LORMON.

Mon ami!.. quel est-il?

CÉCILE.

Je n'ose vous le nommer, car voilà pourquoi M. Gustave faisait à tout autre qu'à Madeleine un secret de ma présence. Celui qui croyait pouvoir m'adresser, me recommander à vous, il est devenu, m'a-t-on dit, l'objet de votre haine.

LORMON.

De ma haine! on s'est trompé; je n'en ai pour personne... ce n'est pas moi qui ai le droit d'en avoir! et surtout si ce que je commence à soup-

çonner est véritable, si... le comte Armand de Préval...

CÉCILE.

C'était mon père.

LORMON, avec entraînement.

Votre père! vous!.. vous une Préval! (*A part.*) La nièce d'Eugénie! (*haut*) ah! venez...approchez que je vous regarde... Ah! oui, oui, comment ne vous ai-je pas reconnue? voilà bien les traits de votre père, ceux de cette noble famille! ah! mademoiselle, ce n'est plus vous qui êtes ici dans ma maison, c'est moi qui suis dans la vôtre.

CÉCILE.

Quoi! monsieur...

LORMON.

Mais se peut-il? mon Dieu! J'ose à peine me flatter... Répétez-le-moi encore! le comte de Préval vous avait envoyé à Lormon; lui, me confier sa fille... à moi .. à moi! il ne m'en a pas jugé indigne?

CÉCILE.

Ah! bien loin de là!... dans sa retraite, au fond de l'Écosse, vieilli avant l'âge par les chagrins, les infirmités, et prévoyant le moment où il allait me laisser orpheline...

LORMON.

Il n'est donc plus? (*A lui-même avec douleur.*) Mort! lui! son père!.. Eugénie... tout ce qui me fut cher! (*A Cécile.*) Achevez, mon enfant.

CÉCILE.

Au milieu de ses craintes pour mon avenir, tout-à-coup une idée sembla le consoler: « Ecoute, Cécile, me dit-il d'une voix mourante, tu peux encore retrouver en France quelques débris de notre fortune; mais que ferais-tu sans protecteur? et il n'en est qu'un pour toi, un seul... » il vous nomma.

LORMON, à part.

Il m'avait pardonné!

CÉCILE.

«Près de lui, ajouta mon père, tu retrouveras sans doute ton unique parent, Gustave, le fils de ma pauvre sœur; il vous associera tous deux dans sa tendresse; et s'il fallait davantage pour te la garantir, remets-lui ces papiers qu'Eugénie m'avait envoyés jadis pour lui, et qu'il doit croire perdus, car la guerre m'a empêché de les lui faire passer d'une manière sûre. »

LORMON, hors de lui.

Des papiers! O ciel! ces titres si précieux, sans doute ils étaient dans ses mains (*à Cécile*), et il vous les a remis? vous les avez encore?

CÉCILE.

Ici, dans le pavillon du jardin.

LORMON, comme affaissé par la joie.

Ici! O mon Gustave! tu pourras être heureux! Mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez enfin exaucé! (*Il chancelle et tombe à demi évanoui sur un fauteuil.*) Ah! mon Dieu! ah! je ne puis...

CÉCILE, effrayée.

Monsieur, monsieur, qu'avez-vous?

SCÈNE X.

LORMON, CÉCILE, JUSTIN.

JUSTIN, *entrant par le fond.*

J'ai joliment bien fait d'escalader le pavillon ; quelle découverte !... (*Apercevant Cécile.*) Tiens ! tiens ! une jeune fille ! et très-près de mon oncle, encore !...

LORMON, *qui est revenu à lui par degrés.*

Merci ! merci ! ce n'est rien... l'émotion du plaisir, de la joie... celle-là n'est jamais dangereuse.

JUSTIN, *à part.*

Diable !... cette morale !

LORMON, *se relevant.*

Quant à vous, Cécile... plus d'inquiétude sur votre avenir ; je m'en charge.

JUSTIN, *à part.*

C'est bien juste !

LORMON.

Et vous ne me quitterez plus.

JUSTIN, *à part.*

C'est bien commode !

CÉCILE.

Monsieur, comment pourrais-je m'acquitter jamais ?

LORMON.

En allant chercher bien vite ce gage précieux qui vous assure ma tendresse.

JUSTIN, *à part.*

Un gage !... ah ! que c'est sentimental !

CÉCILE.

J'y cours, monsieur.

LORMON, *la conduisant vers le fond.*

Oui, hâtez-vous... je ne vis pas, je ne respire pas jusqu'à votre retour.

JUSTIN, *à part.*

Eh bien ! il est pressé...

AIR : *Sans retard je vous quitte* (Ce Bon Monsieur Blandin).

Oui partez, courez vite,

Mon enfant ;

L'intérêt qui m'agite

Est si grand !

Mais que je vous presse

Avant tout contre mon cœur !

O moment d'ivresse !

Rien n'égale mon bonheur.

JUSTIN, *pendant que Lormon tient Cécile embrassée, à part.*

C'est assez probable.

Moi, sans être dans les vieux,

Un minois semblable

Me rendrait des plus heureux !

ENSEMBLE.

Allez donc, courez vite,

Mon enfant, etc.

CÉCILE *à Lormon,*

Au devoir que j'acquitte

Maintenant

Oui, je vole, et vous quitte

Un instant.

JUSTIN, *à part.*

Des sermons qu'il médite,

À présent

Une telle visite

Me défend.

JUSTIN, *pendant que Lormon reconduit Cécile.*

Ah ! mon vertueux oncle, il ne vous les faut que comme ça !

Il imite plaisamment le bruit des baisers que Lormon donne à Cécile.

SCÈNE XI.

JUSTIN, LORMON.

LORMON.

Enfin ! je puis espérer d'être heureux !

JUSTIN, *à part.*

Et moi je puis me venger ! (*Appelant.*) Gustave ! Madeleine !

LORMON.

Justin ici !

JUSTIN.

Oui, mon oncle, moi qui ai tout vu, tout entendu ; Gustave !... Madeleine !

LORMON, *à part.*

Ah ! son indiscretion... et jusqu'à ce que j'aie vérifié si les titres que j'attends... laisser ébruiter...

JUSTIN, *à Gustave et à Madeleine.*

Arrivez donc ! arrivez donc !

SCÈNE XII.

GUSTAVE, LORMON, JUSTIN, MADELEINE.

MADELEINE.

Quel bruit !

GUSTAVE.

Qu'y a-t-il ?

JUSTIN.

Il y a que je veux faire devant vous réparation à mon oncle ; je le croyais l'ennemi des jeunes filles, eh bien ! pas du tout... Il en avait tout-à-l'heure une auprès de lui, une très-jolie... qui se nomme Cécile.

GUSTAVE.

Ciel !

MADELEINE.

Jésus !

JUSTIN, *voyant leur effroi.*

Par exemple ! c'est mon oncle qui est compromis, et c'est à eux que ça fait peur !

LORMON, *avec un grand sang-froid.*

Madeleine...

MADELEINE, *d'une voix tremblante.*

Monsieur ?

LORMON.

A quelle heure passe la diligence de Caen ?

MADELEINE.

A midi.

LORMON, *regardant sa montre.*

Dans vingt minutes, c'est bien ! Justin, soyez prêt dans vingt minutes à repartir pour votre collège.

JUSTIN.

Pour mon collège ! c'est donc une guerre d'extermination ! Eh bien ! oui, mon oncle ! j'obéirai, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement ; mais ce ne sera pas sans avoir bien employé le temps qui me reste... J'ai encore des ressources (*D'un ton mystérieux et menaçant.*) J'ai des armes ! Et s'il faut abandonner le champ de bataille, je prouverai du moins qu'on peut faire une belle retraite... celle des dix mille... à moi tout seul. (*Saluant Lormon.*) Mon oncle, j'ai bien l'honneur...

Il rentre dans sa chambre, celle du premier plan à droite.

SCENE XIII.

GUSTAVE, LORMON, MADELEINE.

GUSTAVE, *à part.*

Il sait tout... ah ! je tremble...

MADELEINE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il va nous dire?...

LORMON, *avec effusion.*

Mes amis... Gustave... Madeleine... j'approuve ce que vous avez fait... je vous remercie.

MADELEINE, *étonnée.*

Bah !

GUSTAVE.

Comment ?

LORMON.

Grâce à vous, je renais, je suis heureux, et j'espère ne pas l'être seul... oui, mon, Gustave, malgré mes refus, ma défense...

GUSTAVE, *vivement.*

Quoi ! vous me permettriez, maintenant ?

LORMON.

Non, non... pas encore, mais bientôt... peut-être ..

GUSTAVE.

Achevez...

LORMON.

Bientôt, te dis-je ! ah ! la voilà !

SCENE XIV.

GUSTAVE, CECILE, LORMON, MADELEINE.

LORMON, *à Cécile.*

Eh ! bien, ma fille ?

CÉCILE.

Monsieur... je suis d'une inquiétude...

LORMON.

Comment ? ces papiers?...

CÉCILE.

Je ne les trouve plus.

LORMON.

Ciel ! mais où étaient-ils ?

CÉCILE.

Dans un portefeuille sur lequel mon père avait mis votre nom.

LORMON.

Et qu'a-t-il pu devenir ?

CÉCILE.

Ah ! je n'ose vous dire ma crainte.

LORMON.

Parlez.

CÉCILE.

L'autre soir, le feu a pris au pavillon...

LORMON, *très-vivement.*

Eh bien ?...

CÉCILE.

Eh bien ! le portefeuille a sans doute été anéanti avec divers objets que nous n'avons pas eu le temps de sauver des flammes.

LORMON, *atterré, à lui-même.*

Ah ! c'est le dernier coup.

Il reste un moment absorbé dans ses pensées.

GUSTAVE.

Chère Cécile !

CÉCILE.

Mon cousin !

GUSTAVE.

Si vous saviez... mon bienfaiteur vient presque d'autoriser mon amour.

CÉCILE.

Il serait vrai !

GUSTAVE.

Et avant peu, ce mariage que j'espère...

LORMON, *comme rappelé à lui.*

Arrêtez ! ne vous livrez pas à cet espoir.

TOUS.

Ciel !

LORMON.

Non, Gustave, non... pas du moins avant que vous m'ayez entendu, car je ne me sens plus la force de choisir entre deux devoirs ; tout ce que je puis, c'est de vous laisser lire dans votre passé, être l'unique arbitre de votre avenir... je vous révélerai tout : vous prononcerez après. (*A Cécile.*) Quant à vous, Cécile, vous consentirez à vous éloigner de lui. Que cette séparation doive être éternelle ou passagère, tant qu'il n'a pas décidé, vous ne pouvez rester sous le même toit... Préparez-vous donc : je vais moi-même dans un instant vous conduire à Honfleur, près d'une dame vénérable. Allez, mon enfant.

CÉCILE.

Oui, monsieur...

LORMON.

Suivez-la, Madeleine, et tout ce qui pourra la consoler...

MADELEINE.

C'est inutile à me dire : je le ferai bien de moi-même... je n'ai pas le cœur insensible, moi ! (*A part.*) C'est vrai... un tyran!...

SCÈNE XV.

GUSTAVE, LORMON.

LORMON.

Maintenant je vais tenir ma promesse, dévoiler toute la vérité... et d'abord... soyez-en fier, Gustave, celle que vous nommiez tantôt votre mère, elle le fut en effet.

GUSTAVE.

Et vous sembliez me dire le contraire !

LORMON.

Je mentais par respect pour une mémoire sacrée ; quant à votre père, il est né paysan, pauvre et obscur, dans le voisinage d'une terre qui appartenait aux comtes de Préval...

GUSTAVE.

Paysan, lui!...

LORMON.

Quelques dispositions heureuses qu'il montra dans son enfance intéressèrent à lui le vieux comte, qui le fit élever, instruire, et plus tard l'appela dans son château, le donna pour précepteur à son fils Armand.

GUSTAVE.

Au père de Cécile ?

LORMON.

Lui-même... et bien plus, il ne craignit pas de lui confier l'éducation de sa fille, d'un ange de candeur et de beauté!... ce fut là le malheur de ton

père ! Dans ces grandes maisons , on se figure que la différence de rang , de fortune , est une barrière suffisante ! qu'un jeune professeur doit être de marbre , auprès d'une beauté de haute naissance ! Erreur... erreur , qui entraînera toujours les mêmes suites... Eugénie!... ah ! quelle raison y aurait résisté , tous les jours ensemble , bien souvent seuls... et je l'aimais tant !

GUSTAVE.

O ciel!... vous... c'était vous ?

LORMON.

L'ai-je dit ?

GUSTAVE.

Vous êtes mon père !

LORMON , *courbant la tête et fléchissant presque le genou.*

Me le pardonneras-tu ?

GUSTAVE , *le relevant.*

Que faites-vous ? Ah ! là ! là sur mon cœur !

Il se jette dans ses bras.

LORMON.

Mon fils ! mon fils ! tu ne me maudis donc pas ?

GUSTAVE.

Grâce ! grâce ! pour mes paroles de tantôt... Oubliez-les... J'étais un insensé... un furieux... je ne savais pas ce que c'est que d'avoir son père... là... devant soi...

LORMON.

Et à présent que te dirai-je?... la révolution venait d'éclater... Le vieux comte voulut rester près de son roi... mais alarmé pour sa fille , il l'envoya en Angleterre... Ah ! c'est ce voyage qui sauva son honneur , car je pus la rejoindre en secret , et bientôt un prêtre bénit notre union ; un asile sûr déroba à tous les yeux les premiers indices de son malheur ; mais tant de crises , tant de maux avaient altéré sa santé. Pour dernier coup , nous apprîmes bientôt que son père , que le noble comte , était proscrit , fugitif en France ; juge de mes angoisses : placé entre deux devoirs , ici ma victime qui allait être mère , là-bas mon bienfaiteur qu'il fallait tenter de sauver... Ah ! je n'aurais pu choisir , moi... mais je compris le vœu qu'Eugénie osait à peine exprimer , je partis , je volai au secours de son père.

GUSTAVE.

Eh bien !

LORMON.

J'arrivai trop tard.

GUSTAVE , *attendri.*

Mon aïeul?... mais vous...

LORMON , *avec indifférence et rapidité.*

Oh ! moi , on me saisit , on me jeta dans les prisons , j'y restai un an , deux ans , je ne sais plus... (*Avec plus de lenteur.*) Enfin quand j'en sortis , quand je pus courir à Londres... Ah ! quel souvenir!... Eugénie ! c'en était fait... et notre vieille hôtesse me raconta en pleurant que la mort de son père et mon arrestation!... Eugénie , chère Eugénie!...

GUSTAVE.

Ma pauvre mère...

LORMON.

Je voulais mourir , on me montra ton berceau... un fils... le ciel m'avait laissé un fils !

GUSTAVE.

Mais votre mariage ?

LORMON.

Il n'est plus écrit que là-haut ! l'acte qui en faisait foi , (oh ! je comprends aujourd'hui) , désespérant sans doute de me revoir , Eugénie l'avait fait passer à son frère... Etrange fatalité , en me léguant sa fille , il l'avait chargée de me le remettre... tu sais... tu viens d'entendre : ce dernier espoir évanoui comme les autres... et maintenant ai-je besoin de te conseiller encore. N'as-tu pas déjà vu de toi-même qu'un mariage éveillera l'attention sur ta naissance que rien ne légitime plus , et qu'épouser surtout une fille des Préal , dans ta position , c'est tôt ou tard en déshonorer une autre?...

GUSTAVE , *accablé.*

Il est trop vrai !

LORMON.

Eh bien , que décides-tu ?

GUSTAVE.

Ah ! ce sacrifice ! il est cruel ! mais il le faut , je renonce à toutes mes espérances : l'honneur de ma mère sera sauvé !

LORMON.

Mon fils ! Gustave ! (*à part*) ah ! comme il vaut mieux que moi !

SCÈNE XVI.

GUSTAVE , LORMON , JUSTIN , *sortant de sa chambre.*

JUSTIN.

Mon oncle?...

LORMON.

Laissez-nous , Justin.

JUSTIN.

Pardon , c'est que de ma fenêtre on aperçoit déjà la voiture à mi-côte... elle ne tardera pas... et je viens savoir si vous me renvoyez toujours...

LORMON.

Pour te sauver de ta propre inconséquence , c'est mon devoir.

JUSTIN.

Ah ! vous me renvoyez ! (*à part*) j'y ai mis tous les procédés... il le veut , tant pis pour lui !

LORMON , *à Justin.*

Cette rigueur dont tu te plains maintenant , tu m'en témoigneras un jour de la reconnaissance.

JUSTIN.

Tout de suite , mon oncle , tout de suite ; car vous qui enseignez toujours la morale la plus pure , il y a justement une question de morale sur laquelle je voudrais vous consulter.

LORMON.

Comment ?

JUSTIN.

Oui ! et je suis même enchanté que Gustave soit là... ça l'intéresse.

LORMON.

Un pareil badinage...

JUSTIN.

Est très-sérieux ; vous allez voir. (*D'un ton grave.*) Qu'est-ce que vous diriez , mon oncle , d'un ancien professeur , qui depuis vingt ans garderait incognito un fils auprès de lui ?

LORMON et GUSTAVE.

Ciel !

JUSTIN.

Qui aurait caché à tout le monde, à ce fils même, les titres de sa naissance ?

GUSTAVE.

Qu'entends-je ?

LORMON.

Que dit-il ?

JUSTIN.

Et si ce même professeur montait sur ses grands chevaux pour punir de simples peccadilles d'écolier, n'aurait-on pas le droit de lui dire à son tour : « Mon oncle... »

GUSTAVE, vivement.

Justin !

LORMON, à part.

Il sait tout !

JUSTIN, continuant.

« Mon très-cher oncle, il vous sied bien, après avoir eu dans votre temps vos petites faiblesses tout comme un autre... car j'en ai là les preuves... »

LORMON et GUSTAVE.

Les preuves !

LORMON.

Explique-toi.

JUSTIN.

Ah ! si on ne me laisse pas achever mon sermon...

LORMON.

Ces preuves, malheureux ! ces preuves, où sont-elles ?

JUSTIN.

Vous me le demandez... Eh ! bien... tant pire ! je vous le dirai à tout risque ! Ces preuves, je les ai chipées dans le pavillon. En voyant votre nom sur ce portefeuille. (Il tire de sa poche un portefeuille. Lormon s'en empare et l'ouvre vivement.) En guerre, entre ennemi c'était de bonne prise... Aussi j'ai lu, parcouru, dévoré ; je sais tout... (tragiquement) je sais tout, mon oncle... et maintenant, battez-moi, assommez-moi sur la place... ça m'est égal. Léonidas mourut pour la liberté !

Il reste dans une attitude de héros.

LORMON, qui a tiré un papier du portefeuille.

Cet acte, je crois le reconnaître.

JUSTIN, à lui-même.

Il va me tomber dessus, c'est infaillible !

LORMON, vivement à Justin.

Ah ! Justin ! mon ami, mon sauveur !

JUSTIN, étonné.

Plaît-il ?

LORMON.

Tu me rends plus que la vie.

JUSTIN.

Pas possible !

GUSTAVE, qui a parcouru d'autres papiers.

Tenez, tenez cette lettre, signée Armand de Préal.

LORMON, la prenant.

Oui, c'est bien sa main, (y jetant les yeux) il me pardonne, il me prie d'unir les deux derniers rejets de sa famille... Ah ! mon fils !

GUSTAVE.

Mon père !

JUSTIN.

Tableau touchant ! il paraît que j'aurai fait quelque chose d'admirable sans m'en douter, je suis comme ça.

SCENE XVI.

GUSTAVE, CÉCILE, en toilette de voyage ;
LORMON, JUSTIN, MADELEINE.

LORMON et GUSTAVE, se retournant.

Cécile...

JUSTIN.

L'inconnue !

CÉCILE, à Lormon.

Monsieur, me voilà prête à vous suivre.

LORMON, avec effusion.

Me suivre ? non... non... plus de départ, plus de chagrins, d'inquiétudes ! Vous resterez pour doubler notre bonheur en le partageant, pour être la femme de Gustave, de mon fils !...

CÉCILE.

Votre fils !...

MADELEINE.

Le fils de mon maître !...

JUSTIN, d'un air d'importance à Madeleine.

Oui, c'est mon ouvrage ! c'est moi qui ai opéré cette reconnaissance-là.

CÉCILE.

Eh quoi ! Gustave, mon cousin ?

JUSTIN.

Tiens ! une cousine, à cette heure !

LORMON.

Mes amis ! mes enfants... je vous expliquerai... vous saurez tout.

JUSTIN.

Ça ne peut pas nuire... en attendant, Gustave, présente-moi à ta fiancée. (A Cécile.) Mademoiselle, c'est en qualité de neveu du père de votre cousin, qui, en devenant votre mari, fera de vous ma cousine, que je... (Prêtant l'oreille.) Aie, déjà la diligence... je ne pourrai pas finir mon compliment.

MADELEINE.

Peut-être, (A Lormon.) Monsieur, un jour comme celui-ci, allons, (montrant Justin.) vous venez de le dire, plus de chagrins pour personne.

LORMON.

Oui, indulgence complète, d'autant que mon exemple pourra servir d'utile leçon à mon neveu.

JUSTIN.

A votre fripon de neveu !

LORMON.

Car ce n'est pas l'esprit qui lui manque.

JUSTIN.

Ce n'est que la raison ; merci, mon oncle ; elle me viendra toujours assez, tôt puisqu'elle n'empêche pas de faire des sottises.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR de la Norma.

O momens pleins de charmes

Qui vient tarir nos larmes !

Désormais plus d'alarmes !

Ce jour

Les bannit sans retour.

JUSTIN, au Public.

AIR d'Aristippe.

Des précepteurs je n'aime pas la mine,

Vivre sans maître est mon vœu le plus doux :

Mais devant vous tout écolier s'incline,

Suit vos conseil, et craint votre courroux ;

Car de vous plaire on est toujours jaloux.

J'ai mérité, je le sens, vos reproches...

Je tends la main... mais laissez-vous fléchir :

Ne frappez pas, si c'est pour des patoches,

Frappez bien fort, s'ils s'agit d'applaudir ;

Frappez, frappez, s'il s'agit d'applaudir.